

UNION CHRÉTIENNE DE JEUNES GENS

LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

SERMON SUR 1 JEAN II, 44

PAR

E. DE PRESSENSÉ

PASTEUR DE L'ÉGLISE TAITBOUT



PARIS

AU LOCAL DE L'UNION

6, RUE JACOB

—
1857

g. l...

L'Union chrétienne de jeunes gens de Paris m'ayant demandé de détacher de mes *Sermons sur la famille*¹ le discours adressé spécialement à la jeunesse, je me suis rendu d'autant plus volontiers à ce désir que ce discours avait été, une première fois, prononcé à l'occasion de la grande conférence des Unions chrétiennes de jeunes gens, en août 1855. Je suis heureux d'ailleurs de donner une preuve nouvelle de ma cordiale

¹ Cette série de ces discours comprend les sermons suivants :

PREMIER SERMON. — Le principe chrétien de la famille.

DEUXIÈME SERMON. — Le principe chrétien de la famille appliqué à ses relations diverses : Le mariage chrétien.

TROISIÈME SERMON. — L'éducation chrétienne.

QUATRIÈME SERMON. — Les jeunes gens dans la famille et dans le monde.

CINQUIÈME SERMON. — Les devoirs des maîtres et des serviteurs.

SIXIÈME SERMON. — Le principe chrétien de la famille appliqué à ses circonstances diverses : La Famille dans la prospérité.

SEPTIÈME SERMON. — La famille dans le deuil.

La seconde édition vient de paraître à la librairie Ch. Meyrueis et C^e.

sympathie pour cette œuvre excellente. — Je dois avertir que je ne donne ici qu'un fragment du discours imprimé dans la *Famille chrétienne*; j'ai dû retrancher tout ce qui rattachait spécialement ce sermon à la série dont il fait partie.

E. DE PRESSENSÉ.

Paris, 15 mars 1857.

LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

Jeunes gens, je vous écris parce que
vous avez vaincu le malin.

(1 JEAN II, 14.)

Mes frères,

L'une des preuves les plus fortes en faveur de la divinité de l'Évangile est son admirable adaptation aux besoins divers de l'âme comme aux diverses situations de la vie. Il est aussi bien approprié au jeune enfant qu'au vieillard, à l'homme d'un âge mur qu'au jeune homme. Il a pour tous la même parole de vie éternelle, et pour chacun un mot d'avertissement ou de consolation qui est précisément le mot qui convient à son état spirituel. Celui-là seul qui a fait le cœur de l'homme était capable d'en connaître à ce point les besoins intimes et variés, et d'y répondre avec tant de sagesse et tant de charité.

La partie des Écritures à laquelle notre texte est emprunté, est une preuve bien frappante de cette fécondité

merveilleuse de la vérité divine, qui en multiplie les ressources et les applications, afin de se proportionner à tous les degrés de culture ou de développement. L'apôtre saint Jean s'adresse successivement aux chrétiens avancés en âge et mûris par l'épreuve, aux jeunes enfants qui se sont laissé déposer dans les bras du Sauveur, et aux jeunes gens qui sont exposés à toutes les tentations de la vie et du monde. Aux premiers il parle de leur longue expérience, de leur connaissance approfondie du Sauveur : *Vous connaissez Celui qui est dès le commencement*. Aux seconds il rappelle ce tendre amour, ce sourire paternel qui les a gagnés : *Enfants, vous avez connu le Père*. Enfin, aux jeunes gens il parle de la lutte formidable dans laquelle ils sont engagés.

La nature de mon sujet m'amène à appeler votre attention sur cette sérieuse parole apostolique : *Jeunes gens, je vous écris parce que vous avez vaincu le malin*. Elle nous donne l'idée la plus haute et la plus grande de la jeunesse chrétienne, en même temps qu'elle lui retrace tous ses devoirs dans un seul trait.

Puissions-nous, mes frères, vous présenter un commentaire fidèle de notre texte, et vous montrer ce que le christianisme prétend faire de cet âge si important et si dangereux, entouré de tant de périls, et qui peut, sous le regard de Dieu, recueillir de si précieuses bénédictions dont l'influence s'étendra sur la vie entière.

D'après notre texte, la jeunesse est appelée tout spé-

cialement à la lutte morale : « Jeunes gens, je vous écris, parce que vous avez vaincu le malin. » Pour vaincre, il faut combattre. Si la jeunesse doit être une victoire, elle doit être avant tout un combat. Telle est l'idée austère que le christianisme nous en donne. La vie chrétienne tout entière est un combat. Nous ne nous reposerons que dans l'éternité ; il n'y a pas de trêve dans cette guerre contre le péché ; mais il est une époque tout particulièrement vouée à la lutte : c'est la jeunesse. Voilà, il faut l'avouer, une manière de la concevoir bien différente des pensées du monde. Qu'est la jeunesse à ses yeux ? Comment la présente-t-il ? Pour le grand nombre, c'est le temps des beaux rêves, des illusions charmantes. Respectez, nous dit-on, ce voile brillant et doré, qui, comme le riant éclat du matin, illumine la contrée et recouvre la réalité. Les maux et les peines ne surviendront que trop tôt. N'assombrissez pas cette heure matinale si fraîche et si radieuse. N'allez pas parler au jeune homme de lutte, de renoncement. Ne refroidissez pas son imagination. — En d'autres termes : Laissez-le dans le faux, dans le mensonge. Faites un amusement puéril d'un temps qui devrait être une préparation à une vie sérieuse. Laissez s'énerver dans la paresse du cœur et de la conscience les forces morales les plus précieuses. Fatale négligence ! La religion de la charité divine ne saurait l'admettre. Elle rejette bien loin cette poésie menteuse d'une rêverie amollissante, qui ôte à la vie sa vraie beauté. Ce n'est pas d'illusions que le jeune homme a

besoin, c'est de vérité; car il faut qu'il soit fortifié pour un combat redoutable. Le pain seul nourrit. La vérité est le pain de Dieu, le pain qui sort de sa bouche pour nous nourrir. D'ailleurs, les illusions conduisent aux déceptions. Qu'est-ce au fond qu'une illusion, sinon une fausse promesse du présent que l'avenir ne tiendra pas. Elle est nécessairement destinée à ne pas se réaliser. C'est un fantôme qui s'évanouit, un mirage qui se dissipe; et, quand à sa place, la réalité nue, la réalité laide et terne comme la vie sans Dieu apparaît au regard épouvanté, l'amertume, l'irritation, remplissent le cœur, et au rêve succède l'amer désenchantement, l'ennui aigri, la vieillesse précoce, l'impuissance. Voilà le secret de la sombre misanthropie, du scepticisme moqueur de tant de nos semblables. Nous comprenons que ceux qui n'envisagent pas la vie au point de vue de l'Évangile aient besoin d'illusions, parce que pour eux la réalité est affreuse. Mais pour ceux qui connaissent Jésus-Christ, la réalité reçoit du sentiment du devoir une austère et noble beauté qui n'a pas besoin d'être déguisée et fardée. Le christianisme ne nous trompe pas. Il ne trompe pas le jeune homme, ni sur lui-même, ni sur l'humanité, ni sur la vie. Il lui dit : Il faut combattre, combattre dès aujourd'hui; il faut te préparer à la lutte par la lutte. Point d'illusion, point de déception; par conséquent, point d'amertume.

Nous avons parlé, mes frères, du point de vue mondain sur la jeunesse dans ce qu'il a de moins coupable;

mais vous savez comment il se formule trop souvent. Que parlons-nous d'illusions et de rêves ! Le monde, en général, ne donne-t-il pas son approbation à tous les écarts de la jeunesse, pourvu que dans ses désordres elle ne dépasse pas certaines limites conventionnelles et arbitraires. Vous connaissez ce dicton si répandu : *Il faut que jeunesse se passe*. Ces excès coupables, cette immoralité, ces grossiers plaisirs, cette dissipation, ces tromperies, c'est la jeunesse qui passe ; laissez-la jeter son feu. Et ainsi on encourage le jeune homme à courir dans la voie de la perdition, et on sourit à ses chutes. Quant à nous, nous ne pouvons entendre sans indignation ces excuses impies du péché. *Il faut que jeunesse se passe !* Mais dites-nous donc, ô vous qui, par ces mots, prétendez couvrir ses débordements, dites-nous donc ce qui passe avec elle quand elle a été ainsi profanée ; dites-nous ce qu'elle emporte de bons sentiments, de dignité, de vigueur morale ; dites-nous les affreux ravages de la débauche dans le cœur et dans la pensée. Personne mieux que vous ne pourrait nous renseigner sur les fatales conséquences d'une jeunesse souillée ; et pour savoir jusqu'à quel point elle flétrit l'âme, abaisse l'intelligence et dégrade l'homme entier, il n'y aurait qu'à vous regarder. Quelle abominable joie éprouvez-vous donc à voir se perdre sur vos traces la génération qui vous suit ! Il y a bien lieu de se réjouir, en effet, quand on est en présence d'un jeune homme qui gaspille les plus beaux dons de Dieu, perd ses meilleures années, empoisonne son âme et marche

vers l'abîme, tout chancelant d'une ivresse impure ! Voilà un beau spectacle ! Il est digne de vos applaudissements. Sachez seulement que vous n'êtes pas seuls à applaudir, et que les démons qui l'entraînent ont applaudi avant vous.

Un compte sévère sera demandé par Dieu aux propagateurs de ces maximes funestes qui, d'avance, tuent chez le jeune homme le sérieux moral. Ils sont responsables d'une partie de ses fautes ; car ils ont répandu dans l'atmosphère qu'il respire les miasmes impurs qui ont faussé sa conscience. Il n'avait pas trop de toutes ses forces pour vaincre, il avait besoin d'un appui ; non-seulement ils le lui ont refusé, mais encore ils ont plutôt hâté sa chute. Arrière de nous, morale du monde, morale hypocrite et pervertie, qui ne consultes qu'une opinion mobile, incertaine, dispensant au hasard le blâme et l'approbation. Tu n'as jamais su que raffiner le péché au lieu de le supprimer. De toutes tes conséquences, la plus fatale est cette indulgence plénière que tu as coutume d'accorder aux écarts du jeune homme. Il a besoin d'entendre de plus mâles conseils, il a besoin de cette austère parole : *Jeune homme réjouis-toi en ton jeune âge, marche comme ton cœur te mène ; mais sache que pour toutes ces choses Dieu t'amènera en jugement.* Ce jugement ne sera pas celui d'un monde indulgent qui a été le complice de ses péchés, il sera rendu par le Dieu juste et saint dont les yeux sont trop purs pour voir le mal ; l'heure en va sonner bientôt, demain, aujourd'hui peut-être. Un temps, à la fois

court et précieux, lui est accordé pour échapper à la sentence fatale, et il n'a qu'une chose à faire pour cela : c'est de transformer sa jeunesse en un saint combat contre le mal, au nom de Jésus-Christ son Sauveur.

Ce combat, mes frères, l'Apôtre nous apprend combien il est sérieux. C'est un combat contre le malin. Mes jeunes amis, vous ne me contredirez pas quand je dirai que la guerre est rude, et qu'il faut combattre jusqu'au sang. Je m'adresse au jeune homme chrétien. Je ne crains pas de lui tracer le tableau de ses tentations avec les couleurs les plus vives ; sa sécurité est dans le sentiment de son péril. Oui, c'est une lutte difficile, n'est-il pas vrai, mes jeunes frères, une lutte acharnée contre la tentation. D'autres peuvent contester l'existence de l'esprit pervers qui travaille à notre perte, et la traiter de fable : vous savez bien qu'il existe, vous ne le savez que trop ! Que de fois vous avez senti son souffle impur embraser vos convoitises ! que de fois il a remué ce levain des mauvaises passions qui fermentent en vous ! Il trouve dans votre propre cœur des alliés fidèles et habiles. Il sait s'insinuer en vous, même aux heures les plus bénies. C'est lui qui éveille dans votre esprit ces pensées que vous détestez et qui vous poursuivent ; c'est lui qui, dans la solitude, se met entre vous et Dieu ; c'est lui qui fascine votre imagination. Dans le monde, vous le rencontrez comme dans son propre domaine. Où ne rencontrez-vous pas

le mal? Tantôt paré et embelli, armé de la puissance de l'art et de la littérature; tantôt dans une nudité affreuse, qui plaît encore à certains instincts de notre mauvais cœur. Ouvrez-vous un livre de la littérature contemporaine, le mal y est le plus souvent étalé ou analysé? Entrez-vous en communication avec d'autres jeunes gens, leurs entretiens sont corrupteurs. Il n'est pas permis de rappeler ce qu'ils disent, non plus en secret, mais ouvertement. Vous savez quel est l'objet constant, presque unique de leurs préoccupations. Eh bien! à tant d'influences, il faut résister, résister avec un cœur naturellement mauvais. Il faut non-seulement éviter de commettre le mal, mais éviter de le contempler; résister aussi bien à la curiosité qu'à la convoitise. Il faut réagir contre tout ce qui nous entoure, et ne pas se conformer au présent siècle, tout en vivant dans ce siècle même, mêlé à son existence fiévreuse. Oui, votre tâche est rude; car il a plu à Dieu de vous faire vivre dans un temps profondément corrompu. Il y a eu des époques plus souillées, sans doute; il n'y en a pas eu de plus démoralisées. Ces influences générales peuvent être assimilées à ces esprits qui sont dans les airs, dont parle l'Apôtre. Vous avez à vous tenir constamment en garde contre elles. Et quand vous avez vaincu le démon de la chair, sur le sommet où vous aurez péniblement gravi, le démon de l'orgueil se présentera à vous, il vous montrera les richesses et les gloires du monde, et il remuera en vous de secrètes et ardentes ambitions. Il profitera de votre vie laborieuse

et rangée pour vous enivrer d'un poison plus subtil que la volupté ; l'amour de la gloire et du succès, l'exemple de vos contemporains, la préparation de votre carrière future, et cette passion de réussir, de briller, d'emporter l'approbation des hommes, qui vous est si naturelle ; tout contribuera à vous entraîner. Supposons que vous ayez encore vaincu dans ce combat : vous êtes parvenu sur les hauteurs sereines de la foi humble et fervente. Là même sur cette cime, qui semble plonger dans l'azur du ciel, l'esprit d'orgueil reparaitra devant vous pour essayer de vous perdre par le sentiment de votre victoire, en vous inspirant une satisfaction coupable, et la lutte devra recommencer avec tous ses périls et ses chances redoutables. Ne vous imaginez pas que les tentations inférieures seront chassées par les tentations nouvelles auxquelles vous résistez. Il est des jours où vous serez pressé de toutes à la fois, où l'ennemi lancera aussi bien le dard brûlant qui enflamme votre chair que la flèche acérée qui transperce votre cœur. Ange de lumière pour les côtés nobles de votre nature, il aura de grossières séductions pour ce fond de corruption qui est en vous comme en tout homme. Comment, engagé dans une guerre contre un tel ennemi, ne pas s'écrier avec terreur : Seigneur, qui est suffisant pour ces choses ?

Qui est suffisant ? Nul homme au monde, reconnaissez-le hautement. Quiconque se confie en lui-même est voué à une irrémédiable défaite. Au point de vue hu-

main la victoire est impossible. Que celui qui en doute essaye de lutter, il expérimentera bientôt combien rapidement l'orgueil marche devant la ruine, la ruine des meilleurs désirs et des meilleures résolutions. Et pourtant l'apôtre Jean n'a-t-il pas dit : *Jeunes gens, je vous écris parce que vous avez vaincu le malin.* Il y a donc eu des vainqueurs dans cette lutte formidable, et ces vainqueurs n'étaient pas placés dans des conditions extérieurement plus faciles que vous. Les jeunes gens auxquels saint Jean écrivait, vivaient dans ces villes de l'Asie Mineure, où, sous le plus amollissant des climats, le paganisme avait développé la corruption des mœurs dans d'effroyables proportions. Ils n'avaient pas été élevés au sein de familles pieuses. La plupart d'entre eux étaient nés de parents païens; leurs premières impressions avaient été reçues au pied des autels de ces divinités infâmes, qui n'étaient que la personnification cynique de la volupté. Les tentations se multipliaient autour d'eux. Ils ne pouvaient parcourir la cité qu'ils habitaient sans rencontrer à chaque pas quelque infâme spectacle. Ils n'avaient pas même le frein de l'opinion publique; car tous ces débordements étaient approuvés et comme consacrés. Ils n'avaient pour appui humain que quelques esclaves méprisés, quelques hommes de basse condition, obscurs ou persécutés qui constituaient l'Eglise chrétienne d'alors. Et pourtant l'Apôtre les proclame vainqueurs : « Jeunes gens, je vous écris parce que vous avez vaincu le malin ! » Preuve éclatante que la victoire est pos-

sible. Elle l'est par la grâce de Celui qui accomplit l'impossible, et il est de toute nécessité, mes frères, de croire au triomphe. Nous sommes placés entre deux extrêmes également dangereux : l'extrême confiance et l'extrême défiance. L'homme inconverti passe de l'une à l'autre; tantôt il croit arriver seul au bien, tantôt il regarde le mal comme une fatalité. Cela est surtout vrai pour les égarements de la jeunesse : elle les regarde comme inévitables; ils sont, d'après les pensées du monde, aussi inhérents à cette époque de la vie que les pluies ou les orages à telle ou telle saison de l'année. Rien n'est plus dangereux que ce fatalisme; n'y tombez jamais, ô jeunes gens chrétiens! Tremblez au sentiment de votre faiblesse, mais raffermissez-vous au sentiment de la grâce de Dieu. Croire à la défaite c'est être déjà vaincu, c'est céder pied à l'ennemi. Dites-vous qu'aucune tentation ne vous sera envoyée qui soit au-dessus de vos forces, au-dessus du moins des forces qui vous seront communiquées. Rappelez-vous ces jeunes gens d'Ephèse, de Laodicée ou de Thyatire, qui ont vaincu le malin dans un monde fait à son image et à sa ressemblance. Vous ne serez jamais exposés à de semblables tentations, et cependant ils ont vaincu. Ne faites pas à Dieu l'injure de croire que le malin soit plus fort que lui. Quand vous serez dans la fournaise de la tentation, au milieu de ces flammes plus redoutables que celles auxquelles avaient été condamnés les jeunes Israélites par le roi de Babylone, regardez près de vous, le Fils de Dieu est là,

quoique invisible, et tant que vous attachez sur lui un regard d'humble prière, le feu, fût-il mille fois plus consumant, ne vous atteindra pas.

Nous venons, par ces derniers mots, d'indiquer le secret de la victoire après avoir montré sa possibilité. Avoir Jésus-Christ près de soi, tout est là. L'Apôtre a admirablement exprimé cette pensée dans notre texte quand il dit : « Vous avez vaincu le malin parce que *la Parole de Dieu demeure en vous.* » Qu'est-ce qu'avoir la Parole de Dieu demeurante en soi ? Ce n'est pas avoir dans l'esprit quelques textes bibliques à opposer à l'adversaire de nos âmes. Les textes ! il les connaît aussi et les emploie. N'a-t-il pas dit, à plusieurs reprises, dans la tentation de notre Sauveur : *Il est écrit.* La Bible n'agit pas comme un talisman, comme un charme magique ; ce qui importe c'est de l'avoir dans le cœur, de l'avoir dans sa substance et sa réalité¹. Or la substance et la réalité des Écritures c'est Jésus-Christ, Parole vivante et éternelle, d'après ce même saint Jean. C'est ce christianisme intérieur et personnel qui seul est efficace. Il n'est pas seulement une règle et un principe, il est en même temps une force cachée, mystérieuse, mais toute-puissante. Celui-là

¹ Un respectable et bienveillant critique a reproché à ce morceau de diminuer l'importance des saintes Écritures au profit de la parole intérieure, mystique. Il nous semble au contraire que l'opposition est entre la Parole de Dieu prise d'une manière extérieure et judaïque, et cette même Parole saisie dans sa totalité et sa spiritualité par le cœur chrétien.

seul est fort qui a Christ en lui, qui vit de sa vie, qui est rempli de son Esprit. Il ne s'agit donc pas, mes frères, de mettre votre confiance dans des idées ou dans des formes ; il ne s'agit pas de croire que l'adhésion à telle ou telle doctrine vous rendra vainqueurs dans la lutte, ou que vous triompherez pour avoir suivi certains règlements ou avoir appartenu à certaines associations. Tous ces appuis vous manqueront au jour du danger et du combat. Cette paille et ce chaume seront consumés par le feu de la tentation ; et avec les idées les plus saines sur l'Évangile vous n'en tomberez pas moins. Seulement votre chute sera plus coupable parce que vous aurez été plus éclairés. Toute votre force est dans votre communion avec le Sauveur, et dans votre vie cachée avec lui. On n'improvise pas la victoire dans cette lutte contre le mal, elle est le fruit du lent travail de la vie intérieure. Vous serez au jour des grands combats ce que vous aura faits votre vie habituelle, comme le soldat au jour de la bataille montre par le résultat la manière dont on l'y a préparé. Vous n'avez donc qu'un parti à prendre, c'est, pour parler avec saint Paul, de vous enraciner en Jésus-Christ, de vous unir étroitement à lui par la foi. Cette foi inséparable de l'amour est le seul bouclier qui nous préserve des traits du malin. Si l'on dépose dans le cours ordinaire de la vie ce bouclier divin avec la pensée de le reprendre au moment de l'attaque, il se rouillera dans l'inaction. Il faut en être constamment revêtu. Efforcez-vous donc de développer votre piété,

de la nourrir, de resserrer tous les jours les liens qui vous unissent à Jésus-Christ. Faites de Lui l'ami, l'ami intime de votre jeunesse ; donnez-vous à lui sans réserve, que la Parole de Dieu s'écrive tous les jours davantage dans vos cœurs ! qu'elle demeure en vous dans sa plénitude, en sorte que, possédant profondément cette Parole sainte, ce Verbe divin, vous puissiez dire : Pour moi, vivre, c'est Christ. — Alors le monde sera décidément vaincu pour vous. Christ n'a-t-il pas dit : *Prenez courage, j'ai vaincu le monde.*

Ne croyez pas qu'en acceptant du christianisme ce point de vue austère, vous ôtez à la jeunesse sa vraie beauté ! Quoi de plus beau, de plus grand que la lutte morale ! Lutter pour Dieu et pour le bien, c'est là vivre ! Se laisser emporter au courant de ses pensées et de ses désirs, en devenir le jouet, ce n'est pas vivre, ce n'est pas du moins une vie digne d'une créature libre et responsable. D'ailleurs le renoncement qui vous est demandé porte exclusivement sur le mal. Tout ce qui est pur, noble, généreux, tout ce qui développe la pensée sans nuire à l'âme, vous appartient. S'il est une belle cause, même humaine, c'est à vous de la défendre. C'est à vous d'être les plus éclairés, les plus enthousiastes des hommes de votre génération. Puisez la liberté dans la profondeur de votre sentiment religieux. Prouvez que de toutes les jeunesses, la plus belle, la plus saine, la plus heureuse aussi, c'est la jeunesse chrétienne. Il ne vous sera que trop facile de faire ressortir sa supériorité aujourd'hui, car l'un des signes

les plus inquiétants de notre époque, n'est-ce pas l'état de la jeunesse ? Quand l'a-t-on vue plus sceptique et plus corrompue à la fois, plus blasée et plus ennuyée. Dans d'autres temps, il y avait sans doute beaucoup de débordements, mais enfin les grandes causes faisaient battre les jeunes cœurs. On rencontrait encore parmi eux le désintéressement et une certaine générosité. Aujourd'hui, sauf quelques exceptions et quelques éclairs passagers, la jeunesse unit le calcul à la débauche, un égoïsme hautement avoué à la corruption. Elle ne se soucie plus d'aucun intérêt général ; elle ignore les témérités généreuses, elle est prudente ; elle veut à la fois jouir à son aise et s'établir sur un bon pied dans le monde. Ce n'est pas qu'elle manque de principes. Elle a des principes, mais en parfaite harmonie avec sa conduite. Elle professe en général la plus déplorable incrédulité. Que Dieu ait pitié de nous ! la génération qui nous suit est pire que la précédente.

Il faut qu'en face de cette jeunesse usée, vieillie et incrédule on voie une jeunesse chrétienne pleine de sève et d'énergie ! Il faut qu'on sache que c'est dans le cœur des jeunes chrétiens que s'est réfugié l'enthousiasme, la foi au bien, à la justice, à l'avenir, et que l'on apprenne une fois de plus que la parole du Sauveur : *Celui qui perd sa vie la retrouve*, est vraie dans toutes ses applications. Quiconque a perdu sa jeunesse par amour pour Lui, quiconque a renoncé aux mauvaises jouissances de la jeunesse mondaine, la retrouve épurée, vivifiée, impérissable !

Nous avons considéré le jeune homme au milieu des tentations du monde. Nous voudrions, avant de terminer, lui rappeler l'un des secours les plus efficaces que Dieu, dans sa bonté, lui a ménagés pour assurer son triomphe dans la lutte morale : nous voulons parler des douces affections de la famille. C'est dans cette pure atmosphère qu'il trouvera le meilleur calmant pour son cœur agité. Il n'y saurait porter ses mauvaises passions, il faut les laisser sur le seuil de la maison paternelle. Rien ne sera plus salutaire au jeune homme pour être retenu dans le bien ou pour être relevé du mal que d'entretenir avec son père et sa mère les relations de la plus absolue confiance. Il est perdu s'il laisse le mensonge se glisser entre eux et lui. Il est perdu s'il cherche à couvrir ses fautes par la dissimulation et le silence. Un franc aveu est un commencement de réhabilitation. Il prouve que, si l'on a fait le mal, on l'a fait, suivant l'expression de saint Paul, comme ne voulant pas le faire. En le dissimulant on l'aggrave, on le perpétue. Aussi ne saurions-nous trop insister sur ce devoir de la confiance et de la confession prompte et sans détours.

Enfin, mes frères, qu'est-ce qui retiendrait le jeune homme si la pensée de la douleur de ses parents ne l'arrêtait ? Un poète de l'antiquité disait aux pères en leur rappelant leurs devoirs : Que la pensée de votre fils absent se mette entre vous et une faute ! Ne pouvons-nous pas dire au fils avec un droit égal : Qu'entre vous et une chute se dresse le souvenir du toit pater-

nel ! La pensée de votre père et de votre mère, de leur désolation, de leur mort peut-être, aura plus d'action sur vous que tous les raisonnements, Dieu vous a ménagé ce dernier appui au bord de l'abîme. S'il manque sous votre main, jusqu'où ne roulerez-vous pas ? Appuyez-vous sans crainte sur ces saintes affections, ce sera encore vous appuyer sur Dieu. Ne négligez pas ce précieux moyen de résister au mal. Plus vous vous réfugierez au sein de la famille, mieux vous serez préparés à triompher des tentations du dehors. Ainsi s'enchaînent et se fortifient mutuellement les devoirs.

Il est un mot de mon texte sur lequel j'appelle votre attention en finissant : « Jeunes gens, je vous écris, dit l'Apôtre, *parce que vous êtes forts.* » La jeunesse chrétienne telle que nous l'avons décrite n'est pas seulement belle et sainte, elle est encore forte sous le voile d'humilité qui doit toujours la recouvrir. Elle manifeste d'une manière admirable la puissance de Dieu. C'est pour le monde quelque chose d'extraordinaire qu'un jeune homme chrétien. Il ne peut plus considérer la religion comme l'oreiller sur lequel on va faire son dernier sommeil. Elle ne lui apparaît plus symbolisée par l'huile de l'extrême-onction qui aide l'homme à passer tranquillement de ce monde dans l'autre. Non, elle ressemble plutôt à cette huile fortifiante qui assouplissait les membres du lutteur antique. Le christianisme ne peut plus être accusé d'être la béquille des vieillards. On est forcé de reconnaître sa puissance pour dominer la vie entière, pour la féconder, pour lui im-

primer un magnifique élan. J'ajouterai que rien n'est plus beau, plus touchant que le triomphe de la grâce dans un jeune cœur. N'était-ce pas ce sentiment qui inspirait le père d'Origène, quand il se relevait la nuit plein d'un tendre respect pour son enfant, chez lequel éclataient déjà les plus beaux dons de Dieu, et qu'il baisait sa poitrine en s'écriant : « C'est ici le temple du Saint-Esprit ! » Quand une mort prématurée enlève le jeune chrétien, son souvenir a pour nous quelque chose d'angélique. Le jeune homme vraiment selon le cœur de Dieu (pardonnez ce souvenir personnel), nous l'avons connu, nous l'avons vu dans les liens de la plus douce intimité épanouir ses nobles facultés au soleil de l'Évangile, répandre intact encore son vase de parfums aux pieds de Jésus-Christ, lui donner toute son âme candide et pure, le premier pour aborder le sommet des plus hautes études chrétiennes, le premier aussi pour chercher le Sauveur dans la demeure du pauvre. Nous l'avons vu plein de la grâce et du feu de la jeunesse, mais en même temps de cette sainte tristesse de l'exil qui le faisait soupirer dès l'aurore après le ciel. Et quand Dieu l'a pris dans sa force, dans sa beauté, il a laissé dans tous les cœurs qui l'ont aimé une trace bénie, et il leur a semblé que, sous ces traits si doux, l'idéal chrétien leur était un moment apparu moins altéré qu'il ne l'était ailleurs. Son souvenir est désormais pour eux un de ces cordeaux d'amour par lesquels, selon l'expression de l'Écriture, Dieu attire nos âmes

en haut et les détache des choses vaines et périssables¹. Ceux qui ont connu de jeunes chrétiens et qui ont assisté à leur départ pour la patrie ne nous démentiront pas, quand nous dirons que jamais la force de Dieu ne se manifeste d'une manière plus belle et plus saisissante.

Mais la force chrétienne doit se déployer dans la vie présente avant d'éclater dans la mort. Soyez donc forts, ô mes jeunes frères ! soyez-le pour garder, dans cette société amollie, la chaleur et le nerf de vos convictions. Soyez forts pour l'Eglise, qui attend beaucoup de vous et qui a besoin de retrouver son ancienne vigueur. Soyez forts, avant tout, pour vaincre dans les obscurs combats de la vie intérieure, et puissiez-vous acquérir le droit de prendre pour vous les belles paroles adressées par saint Jean aux jeunes chrétiens de son temps. Rien ne vous fera mieux réaliser l'idéal de la jeunesse chrétienne, qui n'est pas différent de celui de la vie chrétienne, car il nous faut tous vaincre dans un combat acharné, et celui qui vaincra sera couronné de la couronne de vie.

¹ Les nombreux amis de Jules Hollard, enlevé à sa famille et à l'Eglise à l'âge de vingt ans, l'auront sans doute reconnu dans les lignes qui précèdent.